

HENRI DE MONTETY

**L'Entretien de Budapest sur le rôle des Humanités  
dans la formation de l'homme moderne  
(8-12 juin 1936)**

**Les Entretiens de la SdN – l'Entretien de Budapest**

« *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas* » a dit Malraux. Le XXI<sup>e</sup> siècle a commencé ; mais est-il spirituel ? Le choix du thème des Journées d'Études Françaises 2006 n'est sans doute pas étranger à cette préoccupation, car si l'on se penche sur l'héritage du passé classique, c'est bien sûr pour mieux comprendre le présent, et surtout pour conjurer l'avenir, le si redoutable avenir. Une curieuse coïncidence m'offre l'occasion de mettre en perspective un passé récent, qui fait presque partie de notre présent : il y a 70 ans, ici même, à Budapest, quelques grands esprits de la république des lettres se réunirent dans le but d'étudier « *le rôle des Humanités dans la formation de l'homme moderne* ». André Malraux n'avait pas encore parlé pour les inspirer ; c'est à une phrase de Paul Valéry qu'il nous faut nous référer : « *Une société des nations suppose une société des esprits*<sup>1</sup>. » C'est en effet la SdN (Société des Nations) qui organisa en Hongrie, en juin 1936, ce qu'on appelait alors dans le jargon genevois un 'Entretien'<sup>2</sup>.

L'initiative en était revenue aux éléments francophiles du cercle d'István Bethlen. József Balogh, éminent latiniste et futur traducteur des *Confessions* de Saint Augustin (publiées en 1943), de même que rédacteur en chef-gérant de la *Nouvelle Revue de Hongrie*<sup>3</sup>, fit office d'intermédiaire entre le gouvernement

---

<sup>1</sup> *Bulletin de l'Institut International de la Coopération Intellectuelle*, Paris, 1937 (compte rendu de l'activité de 1936), p. 3.

<sup>2</sup> Quatre Entretiens avaient déjà eu lieu : en 1932, à Francfort, à l'occasion des fêtes du centenaire de Goethe ; en 1933, à Madrid (thème : *L'avenir de la culture*) ; en 1934, à Venise (*Art et Réalité*, et *Art et État*) ; en 1935, à Nice (*La Formation de l'homme moderne*).

<sup>3</sup> *Nouvelle Revue de Hongrie* (1932-44) : successeur de la *Revue de Hongrie* fondée en 1908, la *NRH* était une revue rédigée en français à Budapest, dirigée par l'élite occidentaliste et soutenue financièrement par le Ministère des Affaires étrangères et le grand capital hongrois. Outre la culture et la civilisation hongroise, on y présentait sur un ton mesuré, le point de vue hongrois sur le Traité de Trianon, tout en ouvrant les pages aux bonnes plumes françaises plus ou moins gagnées à la cause magyare.

hongrois et l'organisation de la Coopération Intellectuelle à Genève<sup>4</sup>, et prit ensuite en charge le Secrétariat général de l'organisation *ad hoc* locale<sup>5</sup>. En octobre 1933, il avait fait paraître un court article non signé parmi les Chroniques de la *NRH*, intitulé *Pour une défense internationale des Humanités*<sup>6</sup>, dont voici quelques extraits :

De nos jours, alors que l'incertitude politique et spirituelle où il est plongé, le monde cherche en vain les liens permettant de réunir les nations les unes aux autres et qu'en réalité, il trouve, avec une régularité étonnante, tout ce qui sert à les séparer ; que les démocraties et les dictatures, chacune conformément à sa constitution spirituelle caractéristique, cherchent avec un zèle égal les attaches avec le passé, les premières en se vouant au culte antique de la liberté humaine, les dernières en examinant leurs racines nationales, populaires et raciales ; [...] on ne peut ne pas s'étonner de voir que l'humanité se détourne presque avec ostentation d'une sphère déterminée d'idée, qui est celle de la civilisation antique, du monde gréco-romain, de ses traditions, en un mot de l'humanisme [...].

L'Antiquité est [...] présente dans le monde actuel et saisit celui qui en comprend le langage. Et celui qui s'en détourne [...] s'exile volontairement dans le désert de la vulgarité, de l'aridité. C'est ce même danger qui nous menace tous [...], [nous] qui, dans notre science et plus encore dans nos systèmes d'enseignement, quittons graduellement la voie traditionnelle des hauteurs de l'humanisme, pour conduire les jeunes générations de nos classes moyennes vers les platitudes des connaissances pratiques, variées mais de valeur incertaine, et des habiletés techniques des différentes spécialités. L'élite de toutes les nations soutient depuis un demi-siècle une lutte défensive contre l'incompétence et le dilettantisme qui voudrait mettre à la place des humanités l'anarchie spirituelle. Ces élites nationales, hélas, mènent les luttes séparément, sans aucun contact entre elles [...]. Et, réellement, existe-t-il dans notre monde unité spirituelle et intellectuelle plus grande et plus profonde que celle à laquelle nous devons toute notre façon de penser, notre conscience, notre goût, l'organisation de nos États, nos sociétés et nos Églises, les bases de toute

---

<sup>4</sup> Dans une lettre du 18 novembre 1935, le baron de Montenach (chargé du Secrétariat général de l'Organisation Internationale de la Coopération Intellectuelle) adresse ses remerciements à József Balogh pour son aide-mémoire, dont il va donner lecture au Comité permanent des Arts et des Lettres. OSzK. Kt. Balogh József hagyatéka, Fond 1/932/8811 (plus loin, la correspondance de József Balogh sera désignée par le sigle : « OSzK Kt. », suivi du numéro d'article).

<sup>5</sup> « *Il est rare qu'un même homme sache, comme vous l'avez fait, s'occuper à la fois de la préparation intellectuelle d'une telle réunion et de tous les petits détails matériels qu'elle comporte.* » Ltr. Montenach à Balogh, 19 juin 1936 (OSzK Kt. 1/932/8874).

<sup>6</sup> *Nouvelle Revue de Hongrie*, Chroniques, octobre 1933, pp. 836-838. Une version typographique non datée est rangée dans les papiers Balogh dans le dossier consacré à l'Entretien (OSzK Kt. 1/932/9091).

l'activité scientifique et artistique : cette unité qu'est le culte de l'Antiquité, l'Humanisme d'origine gréco-latine de la chrétienté européenne ?

L'arithmétique compliquée de la SdN impliquait plusieurs types d'invitations (soit par son Comité des Arts et des Lettres, soit par le gouvernement hongrois, soit conjointement) ainsi qu'une répartition précise des participants selon le critère de l'origine nationale... Finalement, l'Entretien réunit 28 personnes, dont 12 Hongrois<sup>7</sup>. Du côté hongrois, les préparatifs furent tout à fait chaotiques, entraînant des conflits aigus, de nature financière ou idéologique, entre les deux ministères impliqués, à savoir celui des Affaires étrangères et celui de l'Instruction et des Cultes<sup>8</sup>. J'ignore dans quelle mesure il faut y voir un signe de retrait de la part des autorités hongroises, mais il est tout de même étonnant que la cérémonie inaugurale fût finalement placée sous les auspices du ministre du Commerce ; étrange, pour une réunion consacrée aux humanités<sup>9</sup>... Mais les voies du protocole sont impénétrables, puisque le lendemain, Bálint Hóman (alors ministre de l'Instruction) devait offrir un dîner

---

<sup>7</sup> MM. Alföldi (Hongrie), Bartók (Hongrie), Brandenstein (Hongrie), Broedal (Danemark), Capek (Tchécoslovaquie), Dopsch (Autriche), Duhamel (France), Eckhardt (Hongrie), Estelrich (Espagne), Halecki (Pologne), Hankiss (Hongrie), von Hildebrand (Autriche), Huizinga (Pays-Bas), Huszti (Hongrie), Ibrovac (Yougoslavie), Imre (Hongrie), Kerényi (Hongrie), Kornis (Hongrie), Livingstone (Grande-Bretagne), Madariaga (Espagne), Mann (Allemagne), Ojetti (Italie), OpreSCO (Roumanie), Piaget (Suisse), Rohn (Suisse), Szent-Györgyi (Hongrie), comte Teleki (Hongrie), Tyler (USA), Ussani (Italie), M<sup>lle</sup> Vacaresco (Roumanie), MM. Paul Valéry (France), Zolnai (Hongrie).

<sup>8</sup> Dans une lettre de György Ottlik à Kálmán Kánya, datée du 6 novembre 1935, le directeur de la rédaction de la *NRH* demande au ministre des Affaires étrangères d'intercéder pour lui auprès du ministre de l'Instruction et des Cultes, dont l'intérêt pour l'Entretien semble avoir faibli ; Ottlik ajoute qu'au moment où l'Angleterre fait quelques pas en direction de la Hongrie, il serait peu indiqué de négliger une occasion d'attirer l'attention de la SdN, surtout à l'occasion d'un travail dont la valeur est réelle (OSzK. Kt. 1/932/8793).

<sup>9</sup> C'était bien l'avis de József Balogh, tel qu'il le formule dans une lettre adressée à Iván de Praznovszky, vice-président du Comité d'organisation hongrois : « *Il semble indispensable qu'un membre du gouvernement prenne la parole pour accueillir les participants de l'Entretien. Si le ministre de l'Instruction ne souhaite pas parler, que ce soit celui des Affaires étrangères ou son adjoint, dans le pire des cas l'adjoint du Ministère de l'Instruction. L'effet serait déplorable, si le gouvernement qui a procédé aux invitations à l'Entretien ne prend pas la peine d'accueillir, au plus haut niveau, les participants.* » Lettre Balogh à Praznovszky 15 avril 1936 (OSzK. Kt. 1/932/8921).

officiel, et c'est finalement Kálmán Kánya (ministre des Affaires étrangères) qui, le surlendemain, allait se charger du déjeuner<sup>10</sup>.

On pourrait ajouter que tout le monde fut aussi invité à l'opéra, au théâtre, en excursion à Aquicum et à Esztergom, mais aussi est-il grand temps de nous pencher sur le contenu des discussions, sur la base des comptes rendus parus dans la *NRH*<sup>11</sup> et du bulletin annuel de l'Institut International de Coopération Intellectuelle<sup>12</sup>.

Les thèmes des communications écrites avaient été fixés par l'Institut de Coopération Intellectuelle<sup>13</sup>. Il était d'abord question de définir l'humanisme, puis d'en comprendre les manifestations dans le monde moderne, mises en perspective avec la culture scientifique et technique, et enfin de dessiner les contours d'un hypothétique humanisme moderne.

### **1. Définition de l'Humanisme**

CONSENSUS : HÉRITAGE GRÉCO-ROMAIN, PERMANENCE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ, MÉTHODE ET SENS DE LA HIÉRARCHIE, VÉRITÉ ET BEAUTÉ, DÉSINTÉRESSEMENT ET VALEURS SPIRITUELLES

Le terme d'*humanité* a bien trait au monde gréco-latin. Nul doute sur ce point. Les anciens nous ont appris à étudier l'homme « *dans ses limites visibles* », nota M<sup>lle</sup> Vacaresco, représentante de la Roumanie<sup>14</sup>. On apprécie l'apport classique pour la clarté et l'harmonie qu'il a imposées à la civilisation occidentale, affirma Jean Piaget<sup>15</sup>. Aussi, d'après l'espagnol Juan Estelrich, le

---

<sup>10</sup> Lettre de Balogh à Praznovszky, 21 avril 1936 (OSzK. Kt. 1/932/8922).

<sup>11</sup> László Passuth, « Chronique du mois », *Nouvelle Revue de Hongrie*, juillet 1936, pp. 81-89 (plus loin *NRH* juil.), Béla Zolnai, « Chronique du mois. La vie intellectuelle. Humanisme ou nationalisme ? L'entretien de Budapest sur la Coopération Intellectuelle », *Nouvelle Revue de Hongrie*, novembre 1936, pp. 454-460 (plus loin, *NRH* nov.).

<sup>12</sup> *Bulletin de l'Institut International de la Coopération Intellectuelle*, (plus loin : *I.I.C.I.*), Paris, 1937 (compte rendu de l'activité de 1936).

<sup>13</sup> Dossier réalisé en février 1936, Annexe 4, note introductive de l'I.I.C.I. (OSzK. Kt. 1/932/8819).

<sup>14</sup> *I.I.C.I.*, p. 25.

<sup>15</sup> *Ibidem*.

contact avec l'Antiquité est-il une « *affirmation vitale* » pour le monde européen<sup>16</sup>. L'héritage antique est d'ailleurs incontournable, selon le célèbre médiéviste hollandais Johan Huitzinga, qui se déclara « *humaniste malgré lui* », puisque « *ses professeurs ne lui [ayant] pas transmis le goût de l'Antiquité, le 'fond antique' [avait tout de même] réaffleuré dans ses préoccupations intellectuelles*<sup>17</sup> ».

L'âge classique est celui de la naissance de l'homme réfléchissant ; ses valeurs, perpétuées jusqu'à nos jours, s'imposent comme une permanence dans l'histoire de l'Humanité, dit le professeur hongrois Béla Zolnai, et cela même si les contours précis de la notion d'humanisme ont connu des métamorphoses à travers l'histoire<sup>18</sup>. Le Pr. Dobsch, autrichien, rappela justement que la civilisation avait produit plusieurs périodes de renaissance, afin de maintenir vivant l'héritage classique<sup>19</sup>. La poésie est éternelle, affirmèrent plusieurs participants<sup>20</sup>. Cette part éternelle et indestructible est non seulement du ressort de l'art, mais aussi d'un idéal de logique et de stabilité, fût-il plongé dans un monde de violence, affirma le Hongrois János Hankiss<sup>21</sup>. D'ailleurs, cette stabilité se nourrit d'une spiritualité fondée sur le respect des hiérarchies, au sein des valeurs et des êtres vivants, de telle façon que l'homme, unique être spirituel, justifie sa place immuable, témoigna le catholique autrichien Hildebrand<sup>22</sup>. La connaissance de l'homme : vaste programme. En effet, l'humanisme est avant tout un programme, une méthode, et surtout une méthode générale : « *une méthode et une discipline* », dit Paul Valéry<sup>23</sup>. Ainsi l'humanisme s'oppose-t-il tout naturellement à la spécialisation moderne, dans sa définition tout comme dans son application, souligna le Polonais Halecki<sup>24</sup>.

---

<sup>16</sup> *I.I.C.I.*, p. 29.

<sup>17</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>18</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 88.

<sup>19</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 87.

<sup>20</sup> Huszti, confirmé, entre autres, par Madariaga (*I.I.C.I.*, p. 25).

<sup>21</sup> *I.I.C.I.*, p. 29.

<sup>22</sup> *I.I.C.I.*, p. 28.

<sup>23</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>24</sup> *I.I.C.I.*, p. 26.

L'humanisme, conçu comme une méthode générale, recommande une certaine variété d'attitudes : les participants de l'Entretien en mentionnèrent deux, en particulier : (1) l'amour de la vérité : « *pour former l'homme moderne, [...] l'usage des humanités assure un équilibre et donne l'amour (sinon la connaissance) de la vérité*<sup>25</sup>. » (2) Le culte de la beauté : « *Le culte de la beauté [...] est l'essence même des humanités. L'entente internationale postule ce culte et cette culture*<sup>26</sup>. » Georges Duhamel, usant de l'art du paradoxe, affirma « *l'utilité des sciences dites inutiles* » et, précisant sa pensée, il définit l'humanisme comme « *l'ensemble des notions qui ne semblent pas susceptibles d'application immédiate*<sup>27</sup> » ; l'humanisme est « *une recherche sans profit immédiat* », renchérit l'Autrichien Dopsch<sup>28</sup>. Georges Duhamel alla même jusqu'à certifier que « *le désintéressement [était] la caractéristique la plus particulière de la civilisation européenne*<sup>29</sup> ». On sait qu'il avait déjà exprimé cette idée dans son célèbre livre consacré au triomphe des valeurs utilitaristes aux États-Unis<sup>30</sup>. Justement, le désintéressement va de pair avec l'effort de volonté : c'est ainsi qu'Halecki raconta que les Polonais n'avaient eu aucun rapport direct avec le monde gréco-latin, mais s'étaient pénétrés d'humanisme grâce à leur propre effort de volonté<sup>31</sup>. Dans le même ordre d'idée, transposé dans le monde contemporain, Estelrich et Dopsch insistèrent sur le rôle de la volonté dans le maintien des valeurs nécessaires pour la formation de l'homme moderne et le maintien des valeurs spirituelles<sup>32</sup>.

#### DÉSACCORD : CONTENU RELIGIEUX, ASPECTS POLITIQUES

Tant que la définition de l'humanisme prenait la forme d'un inventaire éclectique de ses innombrables qualités, tout le monde y trouvait sa part. Mais

---

<sup>25</sup> Ojetti, dans *I.I.C.I.*, p. 27.

<sup>26</sup> Ibrovac, dans *I.I.C.I.*, p. 28.

<sup>27</sup> *I.I.C.I.*, p. 26.

<sup>28</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>29</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 83.

<sup>30</sup> Georges Duhamel, *Scènes de la vie future*, 1930.

<sup>31</sup> *I.I.C.I.*, p. 26.

<sup>32</sup> *I.I.C.I.*, pp. 26-30.

le beau consensus s'effrita lorsqu'on évoqua explicitement la part qui devait revenir à Dieu (c'est-à-dire, le contenu religieux de l'humanisme), mais aussi celle qui revenait à César (en lien avec la question du régime politique et surtout du nationalisme). Que donc était devenue la belle concorde antique ?

Salvadore de Madariaga, grand ténor de l'Entretien<sup>33</sup>, lança les premières attaques contre la religion, entendue comme forme absolue de spiritualité : pour le véritable humaniste, l'homme est la mesure de toute chose.

Par humanisme, nous entendons que l'homme doit atteindre à la connaissance par les moyens qu'il trouve en lui, écartant à la fois la révélation et l'autorité. Cela ne signifie pas qu'il faut limiter l'homme à la raison : instinct, imagination, mémoire corporelle, sont utilisables. La foi est un moyen de connaître, mais pas le seul, ni le seul imposé. La grande valeur de la science dans la vie moderne, c'est qu'elle est la seule discipline dont on peut dire qu'elle est réellement universelle : première notion toute spirituelle de l'unité de l'homme. Les valeurs humaines méritent toujours plus de respect que les valeurs qui ne sont pas strictement humaines : les notions de dogme, de nation, sont des notions « restreintes »<sup>34</sup>.

Ce discours très positiviste, qui assignait à la science une mission aussi grandiose que périlleuse, trouva des échos favorables parmi les scientifiques présents, il ne faut pas s'en étonner.

Malgré toutes les précautions oratoires employées par les auteurs de compte rendu<sup>35</sup>, les questions épineuses touchant à la religion et à la politique devaient en effet se dévoiler à un moment ou à un autre. Elles furent d'autant plus débattues qu'elles concernaient les temps contemporains, c'est-à-dire qu'elles

---

<sup>33</sup> Salvadore de Madariaga, dont on vante les « *prouesses rhétoriques* », la « *brillante dialectique* » (Zolnai, *NRH* nov., p. 457).

<sup>34</sup> *I.I.C.I.*, p. 29.

<sup>35</sup> Ces précautions compliquent l'analyse des débats. On est peu renseigné sur le réel antagonisme des participants. L'étude des sources indirectes ne donne que peu de renseignements supplémentaires, tant le langage est sujet à l'intention rhétorique du moment. Exemple 1/ : « *L'harmonie régnant dans les sphères de l'esprit pénétrait les délégués et aucune divergence d'ordre politique ou idéologique ne put troubler, si peu que ce fût, l'atmosphère de solidarité.* » (Passuth, *NRH* juil., p. 82.) Exemple 2/ : « *Si les participants à l'Entretien de Budapest, parmi tant de thèses différentes qu'ils ont défendues, ont été unanimes sur un point, c'est bien celui de la reconnaissance de tous à l'égard du Comité d'organisation dont vous avez assumé le secrétariat.* » Ltr. Montenach (Secrétaire général de l'Organisation de Coopération Internationale) à Balogh, 19 juin 1936 (OSzK. Kt. Fond 1/932/8874).

impliquaient la recherche d'une définition particulière de l'humanisme moderne, elle-même mise en connexion avec les problèmes essentiels du moment<sup>36</sup>. Dieu, la nation, la technique : trois thèmes de désaccord entre des gens qui, par ailleurs, étaient tous férus de concorde humaniste. Ces dissensions s'expliquent aussi sans doute par le caractère apparemment paradoxal de l'entreprise, qui consistait à étudier la variation moderne de l'humanisme, que l'on venait justement de définir comme intemporel<sup>37</sup>.

## **2. L'humanisme moderne : le « troisième humanisme » et la mécanisation du monde**

### ANTAGONISME INITIAL

Ce qui caractériserait l'humanisme moderne, ce seraient les circonstances dans lesquelles il est appelé à naître. Poursuivons le paradoxe esquissé plus haut : l'humanisme, éternel par essence, devrait donc se confronter aux circonstances pour s'incarner en une forme historique. En d'autres termes, l'humanisme moderne ne serait pas entièrement libre de définir sa propre forme. D'où un double paradoxe : l'humanisme, éternel et pacifique, ne pourrait se définir qu'au cours d'une lutte, ancrée dans le temps. En vérité, pour certains, cette lutte devait précisément lui permettre de s'extraire du temps. Ainsi du catholique Hildebrand, selon lequel « *il ne s'agit pas d'adapter les humanités à l'esprit moderne, mais de faire revivre contre l'esprit matérialiste l'esprit même de la civilisation chrétienne qui est esprit de liberté et de vérité*<sup>38</sup> ». L'idée fut formulée plus précisément par les deux représentants espagnols. Madariaga : « *Le nouvel humanisme a pour but de lutter contre la*

---

<sup>36</sup> Ne serait-ce que sur le plan intellectuel. D'après le savant humaniste anglais Livingstone, la clef de la crise actuelle est à rechercher dans le « *manque de clarté [de] la conscience contemporaine* » (*I.I.C.I.*, p. 27).

<sup>37</sup> Comme le lecteur l'a déjà peut-être remarqué, les trois comptes rendus étudiés sont inégaux dans le sentiment qu'ils donnent de l'ambiance générale de l'Entretien. Celui de l'I.I.C.I. est le plus consensuel, suivi par celui de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, publié dans le numéro immédiatement suivant (en juillet), dont diffère sensiblement celui qu'écrivit en novembre Béla Zolnai, qui avait lui-même participé à l'Entretien.

<sup>38</sup> *I.I.C.I.*, p. 28.



*mécanisation : il sera un effort essentiellement dynamique pour en dégager l'individu*<sup>39</sup>. » Estelrich : « *Il faut encourager contre la machine les métiers*<sup>40</sup>. » Dans le même esprit, Sándor Eckhardt constata l'antagonisme entre la science et les humanités, et la « *déviations imposée à l'humanisme par les sciences modernes* ». D'après lui, l'humanité avait perdu son équilibre, à cause de la « *disproportion entre les facultés morales et les possibilités matérielles*<sup>41</sup> ». Sa position offrait donc une certaine ouverture. En fait, le débat portait sur des nuances, dans lequel Hildebrand se trouvait à un extrême, et quelques scientifiques ou spécialistes de la technologie se trouvaient à l'autre extrême, où le drapeau était brandi par le suisse Arthur Rohn, qui « *se fit remarquer par son puissant positivisme technique* ». En effet, d'après lui, « *les lois de l'équilibre [étaient] éternelles et [régnaient] sur tous les domaines de l'activité humaine*<sup>42</sup> ». En définitive, l'antagonisme ne s'avéra pas irréductible et l'on observa au cours de l'Entretien un notable effort de rapprochement sur ce thème, qui porta finalement ses fruits comme nous allons le voir bientôt.

#### TENTATIVES DE RAPPROCHEMENT

Dès le début de l'Entretien, face aux positions radicales, plusieurs participants exprimèrent des opinions conciliatrices à l'égard du problème de la technique, cherchant à conjuguer l'héritage du passé et la vision de l'avenir, et à prendre en compte la sagesse classique au sein d'une attitude modernisatrice. Le comte Teleki était bien placé pour cela, représentant une discipline qui se trouvait elle-même aux confins des sciences naturelles et des sciences humaines<sup>43</sup>. Ainsi affirma-t-il que la géographie « *[pouvait] avoir une valeur*

---

<sup>39</sup> I.I.C.I., p. 29.

<sup>40</sup> I.I.C.I., p. 30.

<sup>41</sup> I.I.C.I., pp. 27-28.

<sup>42</sup> Passuth, NRH juil., p. 87. Le compte rendu de l'I.I.C.I., beaucoup plus irénique, se contente de relater qu'il « accorde une large place à la science dans les humanités modernes » (I.I.C.I., p. 26). Toujours une question de nuance, parfois difficile à jauger si l'on a recours à une seule source.

<sup>43</sup> « *La notion actuelle de la géographie suppose la description de la physionomie générale des hommes et du milieu où ils vivent et ainsi cette science est l'un des instruments les plus efficaces de l'humanisme.* » (Passuth, NRH juil., p. 88.)

*d'enseignement social*<sup>44</sup> ». Thomas Mann, dont la situation personnelle favorisait l'éclectisme intellectuel, puisqu'il était à la fois – malgré lui – un rebelle, et – comme il aimait le dire lui-même – un bourgeois allemand, prévoyait l'avènement d'un « *troisième humanisme* », qui tiendrait compte des découvertes de la cosmologie, de l'ethnographie<sup>45</sup>. D'ailleurs, plusieurs participants rappelèrent que la science avait eu sa part dans le premier classicisme, celui des Anciens. D'après le suisse Piaget : « *Tout l'idéal esthétique de l'Antiquité est parent de l'esprit mathématique*<sup>46</sup>. » Le Tchèque Capek développa cette idée :

[...] l'humanisme ne signifie pas uniquement le renouveau de la culture gréco-latine, mais aussi les recherches dans le domaine des sciences naturelles qui d'ailleurs avaient déjà été entreprises par les classiques. Notre civilisation d'aujourd'hui est née de l'action qu'ont exercée réciproquement l'un sur l'autre l'humanisme et la technique.

Il conclut en affirmant qu'il ne s'agissait que de rétablir un équilibre entre les deux<sup>47</sup>. Question de nuance, de plus en plus... En réalité, même le très positiviste Pr. Szent-Györgyi<sup>48</sup>, tout en opposant science et humanisme, souhaite que fût réalisée leur synthèse<sup>49</sup>. Et qui était mieux placé pour cela, qu'un distingué professeur de philologie classique au Collège *Corpus Christi* d'Oxford ? C'est ainsi que Sir R. W. Livingstone, « *avec le parfait instinct pratique anglais, [...] [préconisa] l'association des sciences classiques à la technique moderne et [affirma qu'il ne se refuserait] même pas à recourir à la T.S.F. pour ressusciter l'humanisme*<sup>50</sup> ».

---

<sup>44</sup> *I.I.C.I.*, p. 26 (on est bien sûr tenté de poursuivre le raisonnement : la géographie est le fondement de la politique...).

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> *I.I.C.I.*, p. 28.

<sup>47</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 83.

<sup>48</sup> Le Professeur Szent-Györgyi, de l'Université de Szeged, a reçu le Prix Nobel de physiologie en 1937 pour la découverte de la structure de la vitamine C.

<sup>49</sup> *I.I.C.I.*, p. 26.

<sup>50</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 86. Un autre participant qui aurait pu jouer ce rôle de synthèse était Royall Tyler, expert financier américain attaché au ministère des Finances hongrois et... distingué byzantinologue à ses heures.

Pour ne pas être en reste face à de tels assauts de courtoisie de la part des hommes de lettres, le scientifique Rohn acheva de réconcilier les deux mondes, en dissociant strictement « *la culture par la science et les excès de ses applications*<sup>51</sup> » et en affirmant que « *l'humanisme contemporain [devait] unir une culture littéraire, une culture linguistique et une culture scientifique*<sup>52</sup> ». Paul Valéry, président des débats, félicita l'orateur et Georges Duhamel lui-même, grand pourfendeur de la mécanisation du monde, se rangea derrière cet avis<sup>53</sup>.

L'accord entre les *anciens* et les *modernes* était-il parfait ou seulement superficiel ? En réalité, le débat était renvoyé dans la sphère pédagogique. C'est ainsi qu'un compte rendu relate, explicitement, que Rohn « *[jeta] un pont en demandant l'introduction du latin dans toutes les formes d'enseignement scientifique*<sup>54</sup> ».

### **3. La pédagogie : réconciliation de l'ancien et du moderne ?**

Dès le début de l'Entretien, l'Italien Ussani avait soutenu que le problème était essentiellement de nature pédagogique<sup>55</sup>. Il reprit la même idée un peu plus tard, en plein débat sur la technique moderne. « *Il s'agit avant tout de former des maîtres, qui formeront ensuite la jeunesse* », de leur transmettre le goût de la beauté, par la connaissance parfaite des langues anciennes et des classiques. Pour cela, il faut organiser des concours de langues anciennes, et favoriser

---

<sup>51</sup> Le Pr. Imre formula la même idée d'une façon très plastique : « *La science n'est pas plus responsable des applications barbares de ses découvertes que le christianisme des autodafés.* » (Zolnai, *NRH* novembre, p. 459.)

<sup>52</sup> *I.I.C.I.*, p. 29.

<sup>53</sup> Sur le point de la distinction entre la technique et la science, on remarquera la gravité de l'accusation, sachant qu'il est communément admis que l'une des principales causes du progrès scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle fut le rapprochement entre la science et la technique. Songeons, par exemple, à Pasteur, qui fut inventeur, expérimentateur, et même manager avant la lettre. Il y a peut-être derrière ce consensus un peu vite construit entre les différents participants de l'Entretien aux dépens de la technique – outre l'effrayant spectacle des nouvelles méthodes de guerre – une part d'idéalisation du scientifique contre le laborieux technicien, autrement dit un réflexe d'autodéfense corporative des élites intellectuelles.

<sup>54</sup> *I.I.C.I.*, p. 32.

<sup>55</sup> *I.I.C.I.*, p. 27.

l'édition à bon marché des classiques<sup>56</sup>. D'ailleurs, nous verrons un peu plus loin que le délégué italien, avec ces paroles ailées, ne se positionnait pas seulement par rapport aux dangers de la technique.

Le roumain Opresco distingua plusieurs bienfaits dans l'enseignement des humanités : leur valeur morale, leur valeur esthétique et finalement leur intérêt en tant que « *gymnastique de l'esprit*<sup>57</sup> ». Après cela, il posa une question – dont on ne sait si elle était rhétorique : faut-il adapter aux temps l'enseignement du grec et du latin ? Plus qu'une simple adaptation, l'espagnol Estelrich appela de ses vœux une véritable transposition, des langues anciennes vers les langues modernes, car, d'après lui, « *ce qui est livresque s'écarte de l'humanisme* ». Il affirma donc la « *nécessité d'observer directement la nature, d'enseigner les langues vivantes* ». Il posa toutefois la condition intangible que cet enseignement des langues modernes devait adopter l'esprit humaniste, c'est-à-dire éviter « *la préoccupation de l'immédiatement utile*<sup>58</sup> ». Cette condition fut également posée par Hildebrand : les langues étrangères devaient être enseignées « *non pour des motifs temporels ou utilitaires, mais pour des fins purement spirituelles*<sup>59</sup> ».

Lorsque l'on parle de pédagogie, une réflexion sur la nature de l'élite est incontournable, qu'elle soit considérée comme une cause ou un effet du système scolaire. C'est ainsi que le même Estelrich ajouta que « *le retour aux humanités [commençait] par les élites, puis [passait] par les écoles*<sup>60</sup> ». Comment devait-on procéder ? L'Italien Ojetti proposa de « *soulager les programmes de l'enseignement secondaire ; [car] l'école ne peut pas être une encyclopédie et elle détourne par sa surcharge les enfants de l'étude des classiques*<sup>61</sup> ». Cette opinion fut isolée, semble-t-il. En effet, puisqu'il ne s'agissait encore que de discussions théoriques, l'atmosphère impliquait plutôt la surcharge que la recherche d'un hypothétique optimum réaliste, beaucoup

---

<sup>56</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>57</sup> *I.I.C.I.*, p. 27.

<sup>58</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>59</sup> *I.I.C.I.*, p. 28.

<sup>60</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>61</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

plus ardu à obtenir. Néanmoins, certains participants firent des propositions précises, sinon détaillées, sur une déclinaison idéale de l'enseignement des langues par niveau. Par exemple, le linguiste danois Vigo Broendal réclama le développement et l'intensification de l'enseignement linguistique, divisé en trois paliers : (1) au niveau élémentaire : connaissance de la langue maternelle ; (2) au niveau moyen : connaissance d'un des idiomes de la culture intellectuelle ; (3) au niveau supérieur : universalisation des moyens d'expression originaux de la philosophie<sup>62</sup>.

Peu après, Sándor Eckhardt était en mesure d'affirmer que l'unanimité s'était faite sur le constat qu'il fallait défendre les humanités. Il proposa donc la création d'un « *sous-comité de défense* », dans le cadre de l'I.C.I.<sup>63</sup>. Son directeur remercia chaleureusement Eckhardt, tout en lui faisant savoir que sa suggestion n'était pas à l'ordre du jour<sup>64</sup>.

D'ailleurs, était-ce vraiment tout ? Non. Ce n'était pas tout, bien sûr. Il restait à étudier la place du nationalisme. Autrement dit, répondre à la question suivante : humanisme et nationalisme sont-ils compatibles ? Et nous retrouvons Eckhardt, qui exprima son avis sans complexe : « *Le nationalisme lui-même est fort compatible avec l'humanisme : exemple la Hongrie*<sup>65</sup>. » (D'ailleurs, lorsqu'il voulut stigmatiser le nationalisme intellectuel, le Danois Broedal n'accusa pas un penseur hongrois, ni même allemand, mais un Français, Barrès, et un Anglais, Kipling, qui tous deux avaient eu le tort de « *[donner] le pas aux particularismes nationaux sur l'universel*<sup>66</sup> ».) Dans la foulée, plusieurs participants, dont Hildebrand et Huizinga, mirent en accusation les excès du nationalisme<sup>67</sup>.

---

<sup>62</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 87.

<sup>63</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

<sup>64</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

<sup>65</sup> *I.I.C.I.*, p. 27.

<sup>66</sup> *I.I.C.I.*, p. 28.

<sup>67</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

#### **4. Le débat crucial sur la nature de la Volonté : nationalisme, utopie humaine, idéal religieux**

##### LE MOMENT CRITIQUE : PROJET EUROPEEN ET RESPONSABILITE

Si le problème du progrès technique avait pu, grâce à quelques constructions pédagogiques iréniques, être résolu en limitant les tensions, le problème du nationalisme s'annonça plus délicat, surtout qu'il était étroitement lié à celui de la nature du régime politique. L'humanisme, que l'on avait jusqu'alors porté jusqu'au sommet de l'apolitisme, se trouva tout à coup plongé dans l'arène, exactement comme il l'avait été quelques années plus tôt dans le célèbre ouvrage de Julien Benda<sup>68</sup>.

Georges Duhamel exprima indirectement, mais clairement, la part d'engagement indissociable de l'humanisme : « *L'humanisme a fait ses preuves, ne l'abandonnons pas à un moment critique de l'histoire*<sup>69</sup>. » Juan Estelrich précisa que chaque époque choisissait, dans le « *dépôt inépuisable des forces rénovatrices [...] de la civilisation gréco-latine [...] ce qui correspond à [ses] préoccupations actuelles* ». L'Espagnol voyait donc dans l'humanisme à la fois un choix et une prise de responsabilité<sup>70</sup>. Lui-même annonça son choix : « *Les nécessités de notre temps sont : liberté de l'esprit, sentiment international, unité de l'Europe*<sup>71</sup>. » Justement, « *l'Europe actuelle a besoin d'un humanisme viril* », affirma Thomas Mann<sup>72</sup>, qu'on écouta dans le silence réservé aux personnes souffrantes<sup>73</sup>... Une telle ardeur ne pouvait laisser

---

<sup>68</sup> Dans *La trahison des clercs*, paru en 1927, Julien Benda définit le clerc comme celui qui ne se fixe point pour but immédiat un résultat pratique, celui qui est en opposition formelle au réalisme des masses. Son modèle est Socrate, réfractaire à toute autorité indigne. Or, une trahison a été commise. Des clercs se sont compromis avec les tentations idéologiques du siècle, réactionnaires et nationalistes : ils ont trahi leur idéal. Néanmoins, Benda ne prône pas un retrait de la vie publique ; le véritable clerc doit s'engager, mais uniquement pour la justice éternelle : voir Voltaire, Zola. Au moment où il écrit, Benda se déclare donc favorable à un engagement à gauche, au nom de la justice sociale.

<sup>69</sup> *I.I.C.I.*, p. 26.

<sup>70</sup> *I.I.C.I.*, p. 27.

<sup>71</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>72</sup> *I.I.C.I.*, p. 27.

<sup>73</sup> « *L'auteur des Confessions d'un apolitique offrait vraiment un aspect tragique dans cette réunion internationale où il représentait la race nordique du germanisme pur. [...] Son*

indifférent. Et voici que « *du côté de la droite antidémocratique, Hildebrand, préconisa l'ostracisme du national-socialisme* » (qu'il en profita pour assimiler au bolchevisme)<sup>74</sup>. Béla Zolnai, auteur du compte rendu le plus fidèle aux tensions inhérentes à l'Entretien s'empressa de développer les conséquences de ces paroles, en exprimant une analyse personnelle :

[...] pour proscrire bolchevisme, socialisme d'État et étatisme sous toutes ses formes, les individualistes de la démocratie libérale et radicale d'avant-guerre se rencontrèrent avec les esprits catholiques et conservateurs<sup>75</sup>.

(Hourra ! *HdM*)

D'ailleurs, l'Allemagne officielle n'était pas là pour se défendre (quelle aurait bien pu être sa ligne de défense ?). *Quid* des Italiens ? Ce ne fut pas sans difficulté que les deux Italiens, représentants de l'Italie mussolinienne, durent subir « *le feu roulant des intellectuels* ». Ils adoptèrent une double tactique : d'une part, ils invoquèrent l'exemple de Machiavel, idolâtre de la raison d'État en même temps que grand humaniste ; d'autre part, ils mirent l'accent sur la part esthétique de l'humanisme, l'éternelle Rome<sup>76</sup>... Remarquons tout d'abord, avec l'auteur du premier compte rendu à la *NRH*, que les délégués évitèrent scrupuleusement toute expression où figuraient les mots « fascisme », « totalité » et « dictature »<sup>77</sup>. L'Entretien se déroulait, n'est-ce pas, entre humanistes courtois. Néanmoins, précise le même compte rendu, les paroles du représentant italien Ojetti, avec ses

développements chauffés par ce dynamisme intérieur et frôlant parfois les surfaces de la politique, constituent un des foyers mouvementés des échanges

---

*allocution fut accueillie, même par ceux qui ne l'avaient pas comprise, par un silence respectueux : chacun sentait qu'il faisait une profession de foi et quand il énonça qu'il parlait au nom de l'Allemagne, appartenant au Christianisme et à la civilisation latino-méditerranéenne, les membres du comité d'organisation ne pouvaient cacher leur embarras en pensant aux journaux qui allaient donner un écho à ces paroles si peu diplomatiques... Et M. Thomas Mann montra son vrai profil germanique en réclamant de l'humanisme une activité virile au lieu de rester le jeu de beaux esprits. Sa voie retentissait comme une déclaration de guerre.* » (Zolnai, *NRH* nov., p. 456.)

<sup>74</sup> Hildebrand ajouta que « *partant de l'humanisme à travers le nationalisme, on arrive au "bestialisme"...* » (Zolnai, *NRH* nov., pp. 457-458).

<sup>75</sup> Comprendre, surtout, MM. von Hildebrand et Eckhardt (Zolnai, *NRH* nov., p. 457).

<sup>76</sup> Zolnai, *NRH* nov., p. 459.

<sup>77</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 84.

de vue. Les louanges de Machiavel ont rencontré un fort courant opposé [...], l'auditeur sentait que dans le duel entre MM. Ojetti et Madariaga, c'étaient au fond les deux manifestations moralo-politiques dominant l'Europe actuelle qui découvraient leur visage<sup>78</sup>.

C'est ainsi que l'unité que l'on était parvenue à sauvegarder, au moins en surface, au cours des discussions sur la technique ou la pédagogie, fut largement écornée sur le thème du nationalisme, lorsque se forma un front commun – libéral, radical, catholique, conservateur – contre le fascisme, sans le nommer (auquel était accolé le nazisme, en le nommant).

Est-ce tout ? Non, bien sûr. Ce serait trop simple. Les années 30 n'ont pas été le champ de bataille de deux camps irréductibles, mais celui d'un ensemble de positions variables autour de quelques axes principaux. Et dans les comptes rendus de cet Entretien, qui se déroula en 1936, on aperçoit déjà comment, parmi ces humanistes, certains allaient prochainement perdre leurs âmes ou leurs illusions<sup>79</sup>. Le pivot de cette nouvelle configuration fut Salvadore de Madariaga, sur lequel j'ai déjà donné quelques éléments, dont voici un utile complément.

#### SALVADORE DE MADARIAGA

Le délégué espagnol semble avoir été un personnage hors du commun ; « *inébranlable et souriant d'un sourire énigmatique*<sup>80</sup> », il exerçait sur son auditoire une fascination irrésistible (y compris sur les auteurs de compte rendu, qui rivalisent de superlatifs à son propos). D'après Béla Zolnai, écouter Madariaga, c'était observer une « *voltige hardie de l'esprit* ». Cet esprit, associé au génie des langues étrangères, faisait de l'Espagnol un orateur redoutable :

---

<sup>78</sup> *Ibidem.*

<sup>79</sup> Mais s'il est toujours une chance de racheter son âme, comment recouvrer ses illusions ?

<sup>80</sup> Zolnai, *NRH* nov., p. 456.



[Madariaga] avait le dessus sur ses adversaires parce qu'il ne se mettait jamais en colère ; le dessus, en particulier, sur ses collègues italiens qui, s'exprimant avec moins de facilité en français et pris dans leur propre dogmatisme politique, durent subir plus d'une blessure<sup>81</sup>.

(Un spécialiste français de la République espagnole a récemment écrit une thèse sur la politique étrangère du *Frente Popular*, où l'on retrouve ce penchant de Madariaga à une certaine mégalomanie, justement fondée sur son savoir universel<sup>82</sup>.) Madariaga était un être supérieur, et indispensable, même par ses silences... « *Sans sa présence [...], sans son esprit, son langage et ses silences, l'Entretien n'eût pas été parfait*<sup>83</sup>. »

Rappelons-nous que la communication de Thomas Mann avait été entendue comme la « *confession de foi* » d'un homme en proie aux douloureuses difficultés de son temps (il était exilé d'Allemagne depuis la prise de pouvoir par Hitler). Le discours de clôture prononcé par Madariaga fut, lui, entendu comme un « *testament politique* ». L'auteur du compte rendu de juillet, à qui l'on doit cette expression, a dû remettre son texte fin juin, c'est-à-dire quelques jours après la démission de Madariaga de son poste d'ambassadeur. Nul ne sait si le diplomate espagnol songeait déjà à quitter ses fonctions. Voici un extrait de son discours :

[Nous aurions tort de] tirer de conclusion des discussions qui se sont déroulées ici, puisque tirer des conclusions c'est là un trait de caractère appartenant aux hommes d'action. [Pour] nous autres, vrais Européens, [...] plus chère est la

---

<sup>81</sup> Zolnai, *NRH* nov., p. 457.

<sup>82</sup> « *Sans contester ses mérites personnels ni mésestimer les services considérables qu'il rendit à la République, on ne peut qu'être frappé par le caractère excessif [...] d'affirmations, pour l'essentiel formulées par Madariaga lui-même de son vivant et dont la finalité visait ni plus, ni moins qu'à imposer l'image idyllique d'un diplomate omniscient, frustré dans sa volonté de mener une véritable politique extérieure. Certes Madariaga pouvait être considéré comme un individu à part parmi les diplomates de fortune qu'il fallut recruter au lendemain du 14 avril [proclamation de la République espagnole] – compte tenu de son bagage personnel, de ses dispositions linguistiques et de son parcours atypique qui l'avait conduit à faire des questions internationales l'alpha et l'oméga de son existence tout entière. [...] Non seulement la politique extérieure espagnole exista en tant que telle, en dépit des difficultés internes et des affirmations péremptoires de Madariaga, mais il est indéniable que celle-ci ne se limita pas, loin s'en faut, à l'action d'un seul homme, fut-ce même à Genève [...].* » (J. F. Berdah, « De l'intégration européenne à l'isolement international. La politique extérieure de l'Espagne républicaine (1931-1939) », <http://gernika.free.fr/republique%20espagnole.html>)

<sup>83</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 85.

vraie culture que nous croyons résider dans un état d'éternelle révolution. Certes, nous aspirons à l'équilibre, mais pourtant nous aimons l'état de non-achèvement intellectuel et nous préférons le rythme et la beauté éternelle du non-achèvement à ceux qui recherchent les conclusions et font trafic de l'esprit et nous croyons que le vrai humanisme est de notre côté<sup>84</sup>.

Cela ressemblait à une déclaration de guerre. La guerre fut déclarée, effectivement, mais par le général Franco, un mois plus tard, lorsqu'il souleva, le 17 juillet 1936, l'armée stationnée au Maroc contre le gouvernement de la République espagnole.

#### LA THÈSE DE MADARIAGA

Madariaga n'était pas un général. Il fut universitaire, ambassadeur, écrivain, savant et publiciste. Ses troupes étaient les mots et les idées. Selon lui, l'avènement de l'humanisme moderne devait assurer l'autonomie irréductible de la pensée critique de l'homme. En décrivant un programme d'enseignement idéal, il affirmait que l'âge classique devait essentiellement apporter au monde moderne sa *valeur morale* et son *sens de la réalité* :

Tout d'abord la science (école de désintéressement, d'autonomie spirituelle et de modestie), ensuite l'histoire de la pensée humaine, puis les langues (qui sont la synthèse du rationnel et du non-rationnel), les classiques (source de culture), enfin l'éducation de la volonté et le culte de l'abnégation<sup>85</sup>.

Les Humanités classiques ont leur place dans le monde moderne car « elles apportent un sens de la valeur morale, un sens de la réalité directe, une capacité d'apaisement des inquiétudes humaines<sup>86</sup>.

L'érudit et sage Madariaga, le démocrate et libéral Madariaga, pour qui l'humanisme était un « *instinct aristocratique [...] consacré au service de la collectivité*<sup>87</sup> », fut loué pour son esprit fin et généreux, mais il rencontra sur son chemin des oppositions provenant de camps disparates, chacun occupé à

---

<sup>84</sup> *Ibidem.*

<sup>85</sup> *I.I.C.I.*, p. 29.

<sup>86</sup> *Ibidem.*

<sup>87</sup> *Ibidem.*

défendre sa propre vision contre l'avènement de la République mondiale et libérale.

#### LES CRITIQUES DE MADARIAGA

La République mondiale est impossible, protesta Ussani ; d'ailleurs, à ce jour, tous ses projets ont échoué ; l'humanisme doit prendre acte de la faillite de cette utopie, et fonder son avenir sur un nationalisme rénové<sup>88</sup>. L'autre délégué italien, Ojetti, renchérit en opposant la nécessité d'une conception réaliste à l'idéalisme de Madariaga<sup>89</sup>. Qu'est-ce à dire ? Ne venons-nous pas de voir que Madariaga accordait une importance prépondérante au « *sens des réalités* » issu de l'Antiquité classique ?

En vérité, Madariaga était pris entre deux feux, puisque les conservateurs prirent le relais des fascistes italiens. Le Polonais Halecki lui reprocha d'avoir négligé la relation entre l'homme et la divinité<sup>90</sup>. L'autrichien von Hildebrand affirma qu'il partageait plus d'un avis avec l'Espagnol, mais qu'il ne pouvait être d'accord avec sa vision restrictive de la foi, car il estimait

qu'on ne [comprendrait] jamais l'homme, si l'on [oubliait] qu'il [était] d'une part limité et, d'autre part, de nature infinie. [C'était] l'anthropomorphisme qui [déchaînait] les nationalismes et [nourrissait] la bestialité. Il [fallait] baser le renouveau de l'humanisme sur l'idée de Dieu, mesure de toute chose<sup>91</sup>.

Sur la question religieuse, Juan Estelrich s'opposa avec autant de verve que les cléricaux à son compatriote. Il représentait un autre aspect de la quête spirituelle, que les auteurs de compte rendu ont clairement reproduit : « *il semble, au premier coup d'œil, être du nombre des savants romantiques, pénétrés d'une ardente aspiration à la liberté et qui ne sont pas gênés par les cadres des sciences spéciales*<sup>92</sup>. » D'accord avec Hildebrand, Estelrich était

---

<sup>88</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>89</sup> *Ibidem*.

<sup>90</sup> *Ibidem*.

<sup>91</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

<sup>92</sup> Passuth, *NRH* juil., p. 87. L'autre compte rendu le qualifie de « *fougueux et toujours prêt à l'explosion* » (Zolnai, *NRH* nov., p. 456).

convaincu que le problème de l'humanisme était lié à « *la crise de l'idée de l'homme et de l'idée religieuse*<sup>93</sup> ». En outre, il réprouvait absolument le totalitarisme d'État, auquel il opposait l'idée d'*homme total*, incompatible avec la condition d'*ilote*<sup>94</sup>. Voici la synthèse qu'il proposait :

L'important est de refuser son adhésion à tout humanisme historique : le seul humanisme authentique possible est un faisceau croissant de volonté spirituelle. Il remplira les conditions de l'humanisme éternel, c'est-à-dire se vouer à l'exaltation du type humain ; il ne sera pas rhétorique, il sera désintéressé, il accentuera les valeurs de l'âme, il prétendra à l'universalité, il réalisera la totalité de l'homme actuel<sup>95</sup>.

Essayons de forcer l'opposition entre les deux hommes, afin de mieux comprendre leur rapport au monde. Pour cela, étudions leur posture par rapport au monde. Posons l'hypothèse que Madariaga ambitionnait de se placer *au-dessus du monde* moderne, pour mieux le comprendre et le dominer, et pour être en mesure de renouer avec l'Antiquité classique (en particulier par l'histoire de la pensée, l'étude des langues et des Classiques eux-mêmes). Estelrich, quant à lui, voulait se placer *hors du monde*, et donc, du monde moderne, pour observer directement la totalité de l'homme dont l'universalité est la même à travers les époques. On retrouve ici une forme d'opposition entre la pensée analytique et la pensée synthétique. D'où une contradiction irréductible sur le plan religieux et, finalement, le décalage sur la nature de la Volonté, pourtant également placée par les deux hommes au centre de leurs systèmes respectifs. Selon Madariaga, la Volonté devait être *éduquée*. Selon Estelrich, la Volonté se manifestait en *faisceau croissant de nature spirituelle*. Au désir de réintégrer la religion comme valeur universelle dans le processus d'humanisation du monde moderne, Madariaga répondait par une fin de non recevoir :

---

<sup>93</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

<sup>94</sup> « *De ses discours intéressants, colorés, nous relevons son postulat selon lequel l'idéal de la totalité est détruit par la totalité étatiste et dégrade en ilotes des régimes dictatoriaux le peuple penseur des polis libres, des citoyens de l'État idéal de Platon.* » (Passuth, *NRH* juil., p. 87.)

<sup>95</sup> *I.I.C.I.*, p. 31.

[...] la relation entre l'homme et la divinité est une affaire de l'individu, mais elle ne peut être incluse dans l'idée d'une république universelle. [...] Même si l'idée de Dieu est universelle, la religion est relative<sup>96</sup>.

## ÉPILOGUE

L'Entretien s'acheva le 12 juin et chacun – Estelrich, Madariaga et les autres – rentra chez soi. Un mois plus tard (le 17 juillet), la guerre d'Espagne commençait<sup>97</sup>, entre la République, dont Madariaga avait été l'éminent ambassadeur, et le général Franco, dont Estelrich allait bientôt organiser la propagande en France avec sa revue *Occident*.

## Conclusion

Nous pouvons tout simplement faire nôtre la conclusion formulée par Béla Zolnai :

Somme toute, l'Entretien a révélé – malgré l'accord formel – le chaos complet du monde actuel. [...] Le héros de notre siècle n'est pas le Solitaire discipliné, non plus que le Frénétique du romantisme, mais le simple Militaire réduit à la servitude des grandeurs du Peuple, de l'État ou des partis<sup>98</sup>.

Les 28 personnes présentes à l'Entretien ne représentaient qu'elles-mêmes. Cela n'empêche pas d'étudier leurs opinions relativement les unes par rapport aux autres. Leur accord fut presque parfait pour exhumer des temps classiques une certaine force de caractère capable de s'opposer aux excès de la technique. Dans leur esprit, cette plongée dans l'héritage classique devait naturellement

---

<sup>96</sup> *I.I.C.I.*, p. 30.

<sup>97</sup> Chronologie indicative :

1923 :	Coup d'État de Primo de Rivera.
1930 :	Alphonse III renvoie Primo de Rivera, organisation d'élections.
1931 (avril) :	Proclamation de la République espagnole.
1936 (février) :	Élection du <i>Frente Popular</i> .
1936 (17 juillet) :	Soulèvement de Franco.
1939 :	Fin de la guerre civile.

<sup>98</sup> Zolnai, *NRH* nov., p. 460.

être organisée au sein d'un système d'instruction dont la tâche devait être, tout en défendant la pureté des Classiques et de la langue, éventuellement de procéder au décloisonnement des matières, comme le rappela le comte Teleki dans son allocution de fermeture<sup>99</sup> (notons que l'on évita prudemment de prolonger un débat sur l'élitisme scolaire). Se dirigeait-on vers un nouvel humanisme ? Non, bien sûr, car l'union entre les démocrates libéraux et les conservateurs spiritualistes se brisa sur la question de la religion. C'est la part chrétienne de l'humanisme qui posa un problème, entre ceux qui défendaient une conception laïque et historique, et ceux qui défendaient une conception spirituelle et universelle. L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle a montré quel genre de barbarie moderne pouvait surgir de cette fissure ouverte au sein de l'humanisme, entre la pensée analytique et la pensée synthétique. Or, la réunion des contraires est la raison d'être de l'esprit humaniste, qui soutient que l'homme est en mesure de maîtriser consciemment son destin par des pensées et des actes désintéressés.

---

HENRI DE MONTETY

Université Jean Moulin – Lyon 3  
Université Eötvös Loránd, Budapest  
Courriel : hmontety@t-online.hu

N.B. : Pourtant, en 1936, le vieux monde où tout était à sa place n'était pas encore perdu, puisque d'après l'éminent professeur francophile Béla Zolnai, « ceux qui [s'intéressaient] à la vie des langues [avaient] pu constater que le français [était] toujours la langue des beaux esprits de l'Europe<sup>100</sup> » ...

---

<sup>99</sup> Teleki « constate que l'accord est fait sur la nécessité de sauver les 'humanités'. Mais quels moyens pratiques envisager ? L'éducation est le véritable moyen. Mais l'enseignement actuel reste étranger à la vie spirituelle générale, les diverses "matières" enseignées n'ont pas assez de contact les unes avec les autres. C'est par le rapprochement et par la conscience de ce rapprochement entre les diverses matières d'enseignement que peut se développer un nouvel humanisme vraiment moderne. La jeunesse cherche actuellement quelque chose que l'école ne lui donne pas : l'humanisme nouveau lui donnera » (I.I.C.I., p. 32).

<sup>100</sup> Zolnai, *NRH* nov., p. 455.